

## FESTIVAL DE CANNES

D'Ornano jette une bouchée  
aux pauvres du cinémaDe nos envoyés  
spéciaux

Non, ce premier week-end cannois ne fut point marqué par la nouveauté des « révélation » du ministre. Des films, oui, on a commencé à en voir : de René Feret, *La Communion solennelle*, par exemple, sur lequel nous ne reviendrons pas, ayant déjà écrit tout le bien que nous en pensions.

Au retour de Michael Cacoyannis (*Iphigénie*), sont venus s'ajouter :

● Le film d'un cinéaste québécois de 38 ans, Jean Beaudin, réalisateur de nombreux courts métrages sur les mathématiques, avant de mettre en scène un film frémissant d'émotion, *J.A. Martin, photographe*.

● Le troisième long métrage d'un auteur ukrainien de la même génération, Nikolai Goubenko, relatant dans un film partiellement autobiographique, *Les Orphelins*, l'enfance qui

fut la sienne, par suite de la guerre. Nous y reviendrons.

M. d'Ornano a donc présenté un ensemble de mesures relatives au cinéma. En vérité, de tout ce qu'il a dit, une seule chose est claire : le cinéma français ne doit s'attendre à aucune aide d'aucune sorte qui ne relèverait pas de ses propres deniers.

T.V.A. maintenue  
sur le film français

De la diminution du taux de la TVA (le cinéma français est le plus taxé du monde), il ne fut point question. En revanche, les 25 millions de francs que d'Ornano entend injecter au plus tôt dans l'industrie cinématographique pour favoriser sa relance active correspondent au supplément de recettes encaissé par le Fonds de soutien, à la suite de la diminution du taux de l'aide, passé de 13 % à un peu moins de 12 %.

Tout le reste ne relève que de la décoration du plat et de sa répartition (parcimonieuse, est-il besoin de préciser ?) entre les différents convives. Ainsi le petit ballon d'oxygène octroyé à la production permettrait-il de tourner, selon les prévisions officielles, une douzaine de films de six millions chacun ; la dotation des fonds de garantie des pools bancaires (qui prêtent de l'argent à la production) serait majorée de six millions ; huit millions iraient à la distribution ; deux millions à la promotion des films sur le marché intérieur et à l'étranger.

Quant aux crédits d'avance sur recettes (dont dépend pour l'heure l'essentiel de ce qui se fait d'intéressant dans le cinéma français), ils seraient augmentés... « à hauteur d'un million de francs cette année ».

La bouchée jetée aux pauvres, qui ne saurait mieux définir le sens d'une politique.

## « Ethnocide »

de Paul Leduc

Paul Leduc, c'est un Mexicain descendant d'un zouave envoyé là-bas pour la plus grande idée du siècle (le XIX<sup>e</sup>) par Napoléon III. C'est aussi, c'est surtout l'auteur d'un film remarquable, « John Reed, Mexico Insurgente », que la Quinzaine des Réalisateurs retint très justement il y a quelques années et qui traduisait, en film, les chroniques que John Reed réserva aux combattants de la Révolution mexicaine, aux soldats de Villa, de Zapata, à ceux et à celles (les soldateros) que la grande peinture (souvent murale) mexicaine de Siqueiros, de Ribeira et de quelques autres des plus grands peintres de ce siècle nous ont restitués. Paul Leduc, c'est aujourd'hui, grâce à une très heureuse collaboration entre l'ONF (Office National du Film) du Canada, et surtout du Québec, puisque l'ONF est beaucoup plus développé à Montréal qu'à Toronto et la Banque nationale (mexicaine) du Cinéma, l'auteur d'un film qui devrait réhabiliter la notion même de didactisme. On a souvent décrié le didactisme, oubliant les films exemplaires des Allemands de DDR (Deutsche Demokratische Republik — RDA — République Démocratique Allemande) qui partent et s'embarquent de leur seule initiative pour raconter, en un film de « direct », ce qui se passe à Munich, à Bonn, à Santiago du

# « Ethnocide »

de Paul Leduc

Paul Leduc, c'est un Mexicain descendant d'un zouave envoyé là-bas pour la plus grande idée du siècle (le XIX<sup>e</sup>) par Napoléon III. C'est aussi, c'est surtout l'auteur d'un film remarquable, « John Reed, Mexico Insurgente », que la Quinzaine des Réalistes retint très justement il y a quelques années et qui traduisait, en film, les chroniques que John Reed réserva aux combattants de la Révolution mexicaine, aux soldats de Villa, de Zapata, à ceux et à celles (les soldateros) que la grande peinture (souvent murale) mexicaine de Siqueiros, de Ribeira et de quelques autres des plus grands peintres de ce siècle nous ont restitués. Paul Leduc, c'est aujourd'hui, grâce à une très heureuse collaboration entre l'ONF (Office National du Film) du Canada, et surtout du Québec, puisque l'ONF est beaucoup plus développé à Montréal qu'à Toronto et la Banque nationale (mexicaine) du Cinéma, l'auteur d'un film qui devrait réhabiliter la notion même de didactisme. On a souvent décrié le didactisme, oubliant les films exemplaires des Allemands de DDR (Deutsche Demokratische Republik — RDA — République Démocratique Allemande) qui partent et s'embarquent de leur seule initiative pour raconter, en un film de « direct », ce qui se passe à Munich, à Bonn, à Santiago du Chili. Le didactisme peut être une des formes les plus valables du cinéma et Leduc nous le démontre parfaitement avec son film, sociologique divisé en *chapitres* pour nous exposer ce qu'est la condition des Indiens du Mexique et plus particulièrement les Indiens de l'ethnie «otomie». Un premier temps on peut croire le film trop répétitif et puis, peu à peu, on prend conscience que cet aspect répétitif même est délibéré, volontaire, systématique. Qu'il a une fonction, une nécessité *pédagogique*, qu'il dépasse le cas particulier (otomi) pour analyser les structures des classes au Mexique et les relations semi-coloniales entre le Mexique et les Etats-Unis.

ALBERT CERONI.